

< GRATUIT >

NOVEMBRE  
DEUX MILLE QUATORZE

REVUE LITTÉRAIRE

J'AI OUBLIÉ



...

---

© 2014 Les éditions du ...*Lapsus*

ISSN 1712-2120

DÉPÔT LÉGAL - Bibliothèque nationale du Québec 2014

DÉPÔT LÉGAL - Bibliothèque nationale du Canada 2014

Décembre 2014

## ÉDITORIAL

Léonie : *Pis, l'édito?*

Lucie R. : ... *Oups.*

Léonie : *Quoi?*

Lucie R. : *J'ai oublié de l'écrire, maudite affaire.*

Léonie : *Whaaat?*

Lucie R. : *J'suis désolée. Attends un peu...*

Lucie R. : *Voilà.*

J'ai oublié!

Pourtant, c'était important. Y'a de très beaux textes dans ce numéro, mais j'en ai oublié les titres. Tout ce dont je me souviens, c'est que...

Ah oui! La citation.

« Un souvenir heureux

C'est bien plus important que le bonheur

Plus vrai que tous les mots du fond du cœur

L'oubli est un affreux voleur »

-Danièle Thompson

Léonie : *Ok. Ça va le faire.*

## EXÉCUTIF

### Comité de sélection

Louise Bacher Echevarria Perez  
Dominique Brochu  
Audrey Castañeda Bilodeau  
Manon Chevallier  
Maxim Fournier  
Léonie Grenier  
Lucie Jean  
Lucie Richard

### Concepteurs graphiques

Paméla Couture  
Anaël Turcotte

### Corédactrices en chef

Léonie Grenier  
Lucie Richard

### Correctrice en chef

Lucie Jean

### Éditorialiste

Lucie Richard

### Communications externes

Laurie Salvail

### Communications internes

Lucie Richard

### Dépôts légaux

Maxim Fournier

### Secrétaire

Lucie Jean

### Trésoriers

Manon Chevallier  
Maxim Fournier

### Webmestre

Laurie Salvail

## SOMMAIRE

Retrouvailles	<i>Martyne Pigeon</i>	9
Poème 113	<i>Simon Poirier</i>	12
Deux gars couchés	<i>Francis Paradis</i>	15
LE NOM DES BARS	<i>Myriam Breault</i>	19
Biographie	<i>Julien Boutreux</i>	23
L'humain oublie vite	<i>Geneviève Andersen</i>	27
Celle qui donne pu sur le fleuve	<i>Éric LeBlanc</i>	33
L'enfer est pavé de tutoriels beauté	<i>Patricia Parent</i>	37
Hellébore	<i>Samuel Dinel</i>	45
Les pages des livres	<i>Frédéric Bertrand</i>	51
♥HB.	<i>Émilie Turmel</i>	55
Archives	<i>Audrey Castañeda Bilodeau</i>	59
L'oubli part enfumé	<i>Mailys</i>	63
La clé collée	<i>Véronique Lavoie</i>	65
Mouvement migratoire de pensées	<i>Marlène Tissot</i>	69
Photographiée	<i>Cédric Trahan</i>	73
La mère et l'oubli	<i>Nathalie Nadeau</i>	75
Pluies torrentielles	<i>Marie-Julie Chagnon</i>	79
Le chat se meurt	<i>Sophie-Anne Landry</i>	83
PATATE	<i>Lucie Richard</i>	85
DÉGRADATION	<i>Catherine Savoie-Perron</i>	91
7 avril jour d'élection	<i>Gabriel Blanchet</i>	95

## RETRouvailles

*Martyne Pigeon*

*Martyne Pigeon étudie au Baccalauréat en études littéraires à l'Université Laval. Plusieurs de ses poèmes ont été publiés dans le ...Lapsus. Elle a aussi fondé sa propre revue de littérature jeunesse Souffle d'Éden. Elle est publiée aux éditions numériques Astéroïde et chez Boomerang jeunesse, dans la collection C'est la vie!*

Nos mains jointes autour de tasses brûlantes  
tu t'étonnes  
« Nos midis dans le box de hockey  
la patinoire ovale, cahoteuse par manque d'entretien... »  
Je cherche des images, au fond de ma mémoire  
déjà pleine  
Rien.

« Mes mains sur ton corps, sous ton manteau beige... »  
Je me tortille, porte la céramique à mes lèvres

Trop de détails, pourtant  
des images furtives  
frappent à la porte de mon crâne  
Une plainte de désespoir gronde dans mon ventre  
et me force à admettre  
« Ça doit bien être vrai ! »

« C'est pas important. »  
Ah non ? Pourquoi s'en rappelle-t-il alors ?

Mes souvenirs de pâte à modeler s'étirent, s'effilochent, se  
[ mélangent  
Rouge – noir – vert – jaune – bleu.

Ma mémoire se rebiffe, ma chair avoue, mon esprit  
s'effondre  
réalité d'adolescents, vérités d'une vie passée.

Changer de sujet, oui  
parler de mon mari, de mes enfants  
photos sorties d'un portefeuille rose  
bonbon.

Tu hoches la tête  
poli  
le regard éteint, vidé de son esprit  
Inepties.

À la croisée des chemins, on se sépare  
tu travailles là-bas  
je vis ailleurs.

Temps retrouvé  
heure perdue  
Isolés par nos mémoires  
et deux tasses de café.

## POÈME 113

Simon Poirier

Simon Poirier est un hyperactif littéraire. Il collectionne les diplômes en création, écrit un poème par jour en 2014 ([www.premierjet.org](http://www.premierjet.org)) et lit comme un hystérique. Dans une autre vie, il était joueur de poker professionnel, mais l'argent ne l'intéressait pas assez. Il projette de faire le tour du monde bientôt.



## DEUX GARS COUCHÉS

*Francis Paradis*

*Francis Paradis finira son bac en littérature un jour. Il aime Place D'Youville, courir et pratiquer le ballet classique dans sa cuisine. Il est à l'École de danse de Québec en formation professionnelle.*

Tu m'avais dit  
tu es capable d'écrire  
là  
sur une table de l'Ostradamus  
entre le pichet et nos visages  
dessinés sur des *napkins*  
barbeaux graves

J'avouais  
la poésie ne sauvera personne

Je gueulais quelque chose  
comme un poème *shooté*  
pour le ciel mal éclairé  
du Vieux-Québec  
il était quatre heures du matin  
peut-être

C'était un royaume  
deux gars couchés  
dans la lumière jaune digne  
des lampadaires  
les épaules de voyage  
cousues à la nuit  
toutes les couleurs de bières  
étendues  
dans le corps  
dormir  
en nature morte

Tu voulais voir  
l'aube te percer  
pourtant  
on avait oublié  
l'existence  
des nuages  
voilà que le jour  
serait un jour de glaise  
demain.

## LE NOM DES BARS

*Myriam Breault*

*Myriam Breault étudie en littérature. Elle aime pas mal ça. Ça pis la bière. D'la rousse. Même si est jamais en spécial. Sinon, c'est d'la Brava. Après la quatrième, a pogne comme un arrière-goût de cidre de pomme.*

Sacrilège passé minuit  
On sort le grand jeu : tournée de Jagër et olives Kalamata.

Chacun son *shot*  
mais lui pis moi,  
On se partage les olives  
les yeux dans les yeux  
S'il me laisse la dernière  
il me *cruise*

Il me l'offre,  
je la lui laisse.

Le lendemain  
Le goût de nos peaux confondues  
sous mes ongles.

Rickard's blonde avant le souper  
Trois ou quatre verres de vin rouge  
Cidre de glace en digestif

Verre d'Alchimiste blonde au Bateau de nuit  
*Shooter* de Bloody Caesar au Bar Montcalm l'ancien Fly  
Deux bouteilles de Boréale blonde un *shooter* de Jäger au Red  
[ Lounge

Verres d'eau à son appart  
Saint-Valentin au Bateau de nuit  
Je bois un pichet d'Alchimiste blonde.

Le pichet au complet.

Taverne Jos Dion passé 2h.

Confidences d'universitaires  
autour du popcorn frette.

J'me rappelle *fuck all* de son nom.

## BIOGRAPHIE

*Julien Boutreux*

*Malheureusement, Julien Boutreux a oublié qui il était. Ça n'est pas grave, puisqu'on peut retrouver quelques-uns de ses textes, nouvelles et poèmes, dans des ouvrages collectifs (Prix du jeune écrivain 2000...) et des revues : Rue Alexandre n° 2, Ce qui reste (web), Traction-brabant n° 60.*

Le premier vrai boulot (lequel?) le stress la chiasse du matin l'estomac noué les nuits d'insomnie les boulots suivants (lesquels?) les collègues entrevus les amitiés passagères (qui, déjà?) comme un mirage la rencontre avec elle (avec qui?) le premier enfant un garçon (quel est son prénom?) la fois où il est tombé dans l'escalier l'hôpital l'opération (à quel âge?) la maison (où ça?) l'emprunt de la maison à rembourser la bagnole achetée à crédit aussi le déménagement (en quelle année?) un deuxième enfant peut-être je ne sais plus et puis le mal de dos le mal au ventre le mal à l'estomac le mal au cou le mal au cul les dents qu'on serre les

ongles rongés le nez qui saigne le boulot encore le boulot fatigué le boulot malade le divorce (j'étais marié?) la pension alimentaire à verser chaque mois (combien?) la maison de retraite à payer pour les vieux les dettes la mort de mon père (mort de quoi? quand ça?) la mort de ma mère (où sont-ils enterrés?) la médaille du travail (c'était quoi, mon métier?).

J'ai oublié tout ça tout oublié c'est passé comme un rêve un rêve creux sans intérêt aujourd'hui la retraite la solitude la maladie la décrépitude qui commence et n'en finit pas la mort déjà là qui pourtant ne vient pas demeurent simplement en ma mémoire les îlots de soleil les pépites brillantes et lourdes et denses et nettes comme le présent des années de mon adolescence de ma jeunesse comme si c'était hier.

Les potes les vrais Renaud Manu Stef Fred les premiers disques Led Zeppelin Deep Purple Aerosmith Black Sabbath Iron Maiden Metallica la guitare électrique une Gibson le corps en pleine santé les conneries les canulars les fous rires les soirées chez Manu chez Laurent les bières surtout la George Killian's le cassoulet Buitoni les pizzas 4 fromages du supermarché les parties de Donjon & Dragons les tournois de ping-pong les balades à vélo les sorties en mobylette pourrie les cours séchés le ciné les premiers romans dévorés les expéditions en forêt ou dans des

carrières labyrinthiques où se perdre des heures les virées en bagnole une Fiat Panda rouge en panne l'auto-stop l'auto-radio à fond les Pixies Sonic Youth Nick Cave PJ Harvey le camping un peu partout en Auvergne en Bretagne en Normandie la plage la baignade la tente les bières encore dégueulis dans la tente qu'est-ce qu'on s'est marré les copines Diane Delphine Céline Virginie la première baisée mal baisée mais quand même un 14 juillet feu d'artifices les études à Rennes à Rouen à Reims que des R c'est marrant le DEUG la licence la maîtrise les jobs étudiants à la con la gueule de bois et les nuits blanches quelle époque épique dommage que la vie s'arrête à 23 ans.

## L'HUMAIN OUBLIE VITE

*Geneviève Andersen*

*Geneviève Andersen, 21 ans, étudiante en Graphisme et un peu trop sensible à ses heures : c'est pour ça qu'elle écrit. Elle est du genre à lire la liste d'ingrédient sur la bouteille de ketchup au souper; elle perd l'équilibre dans un endroit où il n'y a pas de mots.*

Papa.

On dit que l'humain oublie vite.

Peut-être. Je ne me souvenais plus depuis le dernier hiver que cette saison était aussi exigeante, lente. Une véritable évacuation de toute forme de vie. J'avais oublié cet appétit de soleil qui nous ronge de décembre à mars, cette longue abstinence de couleurs, de t-shirts, de corps ivres de chaleur qui se ravivent une fois trempés dans la mer bleue; une mer elle aussi ivre, saoulée aux rayons de lumière.

L'été, c'est l'ivresse. L'hiver, c'est le sevrage.

Alors pendant que je suis *cold-turkey*, pendant que la

neige fait comme chez elle, je repense à cette phrase. L'humain oublie vite. Il y a en effet un tas de choses que j'ai oubliées : Pythagore, la phrase pour retenir le nom des planètes, le nom de mon petit copain à la maternelle. Mais je me dis qu'il y a aussi un tas de choses que je n'ai jamais oubliées. Comme ce jour-là. L'écho de vos cris dans la maison vide, les acouphènes dans mes oreilles. Tes larmes. La légèreté de l'air dehors. La lourdeur de vos mots. Le panier rempli de framboises sur le plancher.

J'ai oublié les trois quarts de ma vie. Mais ces quelques heures de juillet, Papa, pas encore.

J'avais six ans. Ou sept. Peut-être huit. Oublie ça. J'avais l'âge de l'innocence. Des bottes de caoutchouc, des lulus, un sourire. Bien sûr que je souriais, j'avais l'âge de l'innocence. La maison se vidait de jour en jour depuis des semaines. Tant mieux si l'on déménageait, j'avais presque chassé toutes les grenouilles de notre étang. Il m'en fallait un nouveau. Maman m'en avait promis un nouveau, et une pandémie de grenouilles.

« Viens, on va aller voir si les framboises sont prêtes. »

Je t'ai suivi dans la forêt de mon enfance. Je t'aurais suivi jusque dans l'espace si tu me l'avais proposé. Nous deux dans une navette, à chanter *Space Oddity* de David Bowie. On aurait flotté comme l'été, comme des oies qui atterrissent sur le fleuve, des

*frisbees* au ralenti.

Tes pas étaient lourds, précis. Moi je dansais autour de toi, je souriais, je me rentrais des pissenlits dans le nez. Tu me regardais avec des yeux de poisson mort, essayant d'esquiver un sourire.

Tu titubais, t'étais croche. Croche comme d'habitude. Saoul comme d'habitude. Tu avais cette odeur, celle des fonds de bouteilles de *Labatt Bleue*. Des caisses et des caisses vides dans le garage. Je te voyais souvent boire en cachette. Iglou, Iglou, Iglou. Sans n'en retirer aucun plaisir. Comme on ne retire aucun plaisir à boire une potion magique. On la boit pour l'enchantement, pour l'effet, pas pour le goût. C'est cette potion qui te faisait goûter au bonheur. Comme moi avec les framboises.

C'était toi. Une odeur d'ivrogne. La sueur des jours trop chauds. C'était mon papa, l'odeur de mon papa. Je t'ai rencontré comme ça, je t'aimais comme ça.

« T'en as rien à foutre de ta fille, tu l'échangerais contre une caisse de 24. »

Tous tes proches te félicitaient pour tes échecs.

« Bravo vieux con, tu as perdu ton emploi. Bravo, t'es sur le B.S. depuis six mois. T'as de quoi être fier. Bravo, regarde, tu fais encore pleurer ta femme. Félicitations, tu vas finir seul.

Bravo, mon Guy, tu vas tout perdre. »

Tout perdre. Il y avait de quoi vouloir intensifier la dose de potion. Tu ne regardais que moi. Assis dans les herbes hautes, les bras croisés. Figé raide, à en faire peur. Et les larmes venaient à tes yeux chaque fois que je poussais un rire, chaque fois que je venais poser un petit fruit au creux de ta main. Chaque fois que tu retrouvais un peu de toi heureux dans mon regard.

Tu souhaitais que le soleil ne se couche jamais. Que les framboises repoussent immédiatement une concept flou. Parfait. Ça t'enlevait un poids.

Des heures que nous étions dans cette forêt. J'avais profité de chaque seconde, et toi, encore plus. Les criquets se multipliaient et le feu s'effaçait peu à peu du ciel. Tu t'es levé de ton banc d'herbe et m'a dit que c'était le moment de partir.

Comment t'as fait, Papa? Comment t'as réussi à dire ces mots? Je me serais fait dévorer par les criquets avant d'en être capable.

« Désolé. »

Un déplorable « désolé ». C'est tout ce que tu as dit avant de tourner la poignée de porte. La lumière n'existait plus, ni pour la terre, ni pour toi.

La porte n'était pas encore ouverte qu'on recevait déjà les

cris de Maman comme des balles. Aucune résistance de ta part, je n'avais plus aucun bouclier. J'ai posé le panier de framboises sur le plancher, le seul souvenir de cette journée passée avec toi, j'ai pressé mes doigts contre mes oreilles et j'ai pleuré. Pleuré parce qu'on criait, parce que tu pleurais, pas parce que je comprenais.

« Tu voulais la kidnapper, c'est ça? On partait à midi, je te l'ai dit! À MIDI ! »

« Regarde-toi, minable, t'es encore saoul. Qu'est-ce que tu penses que ta fille va penser de toi? »

Elle m'a attrapé le bras et m'a entraînée hors de la maison sans que j'aie le temps de te dire un mot. Un adieu. Je n'ai jamais pu te dire où nous allions ni à quel point tu me manquais à cet endroit. Ce jour-là, c'était l'été, les oiseaux riaient, la vie riait, tout riait. La légèreté. Ce jour-là, des milliers de famille étaient ivres de bonheur dans la mer. Des moments sans doute déjà oubliés, car l'humain oublie vite. Les gifles de la vie sont censées être moins douloureuses l'été. Moi, j'ai reçu une massue glacée en pleine face.

J'ai dans la tête cette image de toi, vidé de vie comme l'hiver sur le seuil de la porte.

L'image du panier de framboises sur le plancher.

## CELLE QUI DONNE PU SUR LE FLEUVE

*Éric LeBlanc*

*Éric LeBlanc en 50 mots. Zut, il ne m'en reste que trente-huit. Trente-sept. Trente-six. Bref! C'est pire que Twitter c'r'affaire-là! Je sais! @Le\_Eric\_Blanc #jaimelalittérature #jécrisetout #nouvelles #poèmes #textesdramatiques #essaimoinsmaisjaimepareil @LeCrachoirdeFlaubert @Lécritprimal @Leprintempsdespoètes #Exond& @PraktikumMünchen. Voilà, ça, c'est moi! Et il me reste encore quatre mots! Trois! Deux! Un! Fini!*

Ton petit carnet bleu marin un peu déchiré. Y'est chez Horatio. Pas Lebel, Malenfant. Fais pas la conne, tu le sais. Sur la table de chevet. Celle avec la lumière brûlée. À gauche. L'autre gauche. Celle d'Achilles. La gauche d'Achilles, voilà. Dans la deuxième chambre au fond. Celle qui donne pu sur le fleuve. Y'a le nouveau building.

Ton carnet bleu, chez Horatio, où y'a pas d'ampoule ou de fleuve. Au troisième étage. Appart 307. Le 306, c'est la grosse noire qui te cruaisait. A' pleure encore la nuit, mais moins souvent. Ou moins fort. Ou j'ai racheté des bouchons. Achilles dit que

c'est à cause de toi. Mais y dit que tout est à cause de toi. Y s'en permet beaucoup sur ce compte-là. Si tu lis les faits divers, tu sais de quoi je parle. Quatrième porte à gauche, même si y'a pu vraiment de porte. Tu t'en souviens pourquoi.

Tu sonnes pas pour ton cahier. Tu rentres. La porte d'en bas ferme mal, comme avant. Sinon, la fenêtre est pétée; tu fais attention aux bouts de verre pis tu tournes la poignée d'en dedans si c'est barré. Tu sonnes surtout pas. Ça t'appartient pu anyway, ce ding-dong de sonnette-là. Ding-dong d'autre monde si tu veux, mais pas nous. Pu nous. Quand on veut pu de ses rêves, on fait pas la polie. On ferme les yeux, on traverse sa tête vide pour pogner vite ce qu'on cherche pis on sort en pleurant.

Si tu viens le jour, ton carnet sera pas là. La nuit, le lampadaire marche pu; tu t'amènes une flashlight. Horatio le sort du tiroir juste le soir, avant de partir. Tu sais, y chassait l'éléphant avec un appât, au Rwanda. C'était pas correct, mais y fallait qu'y paye Achilles. Au moins, y fourrait des Hutus, pis c'est ce qui voulait. Souviens-toi qu'y fait ça, Achilles. Y te donnes ce que tu veux, même si tu devrais pas le prendre. Horatio y t'en veut pas, lui, par exemple. Mais tu vaux cher chez d'autres empailleurs. Sois wise, prends du poivre de Cayenne avec toi. Ou un couteau, si t'as encore le tien. Juste au cas où y'aurait une chose qui t'attendrait.

Comme une autre gauche.

Ton char marin est encore parké devant l'appart à carnet. On a crevé tes pneus. Le pare-brise a pas tenu bon sous mon bat de baseball. Horatio a pissé sur le volant pis je me suis crossé dans le trou à essence. Achilles nous a regardés faire par la fenêtre de l'autre chambre. Celle qui a jamais donné sur le fleuve. T'avais juste à pas sacrer ton camp. Moi, j'ai rien contre toi. Mais on paye Achilles comme on peut. Avec des piasses. Ou avec de la haine.

Y'a pu de circulation sur la rue de ton carnet. Y'a des fois une ou deux schizophrènes qui parlent à une grille. T'as déjà vu leur photo dans la chambre d' Achilles. Y répètent la même niaiserie, mais on comprend rien. Please ou plague. Je m'attarde jamais, ça pue sur les trottoirs. Tu regardes pas les vitrines placardées. Tu t'arrêtes pas devant la tache sur le mur de l'ancienne boulangerie. Tu baisses la tête, tu touches pas aux arbres, t'enlèves même pas la neige sur ta tuque. Tu mets pas juste un manteau par-dessus ta robe en vitesse après la job. Pu personne là-bas veut les voir, tes mollets. Surtout pas Horatio. Parce que si Horatio voit tes mollets, y va le dire à Achilles. Pis tu veux pas qu' Achilles voie tes mollets dans sa tête. Ça va lui rappeler des affaires pis mon rêve à moi va crisser le camp. Pis si ça arrive, m'a te trouver. Faque si tu veux vraiment qu'on existe pu, mets des ostis de pantalons.

Y a pu juste ton carnet, sur la table de chevet. Achilles a presque réussi de t'oublier, tsé. Mais y reste encore le gouffre. Pis tu lui dois encore ben des affaires. Pour la pipe, c'est beau, je m'en charge. Mais y reste encore l'argent. Pis les rêves que t'as pas mangé. Pis sa fille. Avoue que tu l'as pu, ton couteau.

Rappelle-toi juste que c'est pas parce que tu ramasses ton cahier que tu retrouves le droit de rêver. Pis tu prends rien d'autre. Ni tes vieilles robes. Ni ton maquillage pourri. Ni tes photos humides. Ni tes DVD de toi. Ni tes scripts à moitié brûlés. Ni ton sourire de cochonne. Ni tes trophées en styromousse. Ni tes murmures d'amour. Ni ta Nikon. Ni ton tesson de biberon. C'est à nous, maintenant. C'est à nous pis on se crose dessus. Parce que quand tu pars, t'es pu à toi. Nous, on va les bouffer, tes rêves, si t'es pas assez forte pour avaler toi-même. Tu prends rien d'autre, j'ai dit. Même pas ton aiguille à condom. Pis surtout pas mon cahier à moi.

Faque, carnet bleu marin, deuxième rue à droite, comme d'habitude. Sixième bloc. Troisième étage. 307, pas 306. Deuxième chambre au fond. Table de chevet à l'autre gauche. Personne t'accompagne. Personne t'attend au coin de la rue. T'es une grande fille, tu les affrontes toute seule, tes faiblesses. Pis tes espoirs.

## L'ENFER EST PAVÉ DE TUTORIELS BEAUTÉ

*Patricia Parent*

*Patricia Parent écrit des notices bibliographiques à la troisième personne et trouve cela très étrange. Patricia Parent étudie au certificat en journalisme. Patricia Parent exprime sa créativité par des moyens diversifiés et très artistiques comme les snapchat, les selfies et les textos poétiques.*

Aujourd'hui est une journée spéciale : je serai BELLE. Pas « belle » comme dans « C'tune belle fille ». Plutôt « belle » comme dans « WOW. S'tune CRISSE de belle fille! » Si j'ai comme projet du jour une tentative d'émulation de *supermodel*, je blâme l'application Instagram. Et les sacro-saints tutoriels de beauté fabriqués par des filles dites « normales », qui, sous mes yeux ébahis, se transforment en Angelina Jolie l'espace de quelques coups de pinceau. Facile, non? Non.

Mon cadran vient de sonner, et le soleil n'est pas encore levé, je dois le préciser. J'ai un cours à huit heures et demie, mais

je sens que la préparation sera longue. Je dois absolument dresser une liste de mes achats, afin que vous ayez une petite idée à quel point la beauté requiert des outils variés et inusités :

— Extensions capillaires à clips (une crinière de cheval de compétition excuse bien des défauts, c'est la vendeuse qui me l'a dit)

— Faux cils résistants à l'eau (on ne sait jamais quand la pluie va s'abattre dans nos yeux, n'est-ce pas? Un orage torrentiel est si vite arrivé)

— Fond de teint HD (Haute Définition? Oui, vous avez bien lu. Pour ce qui est de l'utilité, je n'en ai pas la moindre idée...)

— Une crème de jour (pour... plusieurs trucs que la dame au comptoir des cosmétiques m'a dit)

— Une crème de nuit (apparemment, le sébum est différent la nuit. Parole de dame des cosmétiques)

— Une palette de *contouring* (pour créer des pommettes et bien définir les zones du visage, si j'ai bien compris)

— Un blush rosé en formule gel (la formule poudre donne une impression de « face de plâtre » paraît-il)

— Un bâton lumineux (pour donner l'impression d'un

visage étincelant de santé et de joie de vivre, même au lendemain d'une tentative de suicide)

— Un cache-cernes (pour couvrir les cercles noirs, résultat de mes nuits blanches passées à m'en faire à propos de tout et rien)

— Un cache-boutons (pour les « petits volcans tenaces »)

— Un crayon à lèvres « naturel » (pour ne pas que le rouge à lèvres déborde dans les craquelages inexistantes de mes lèvres, et de couleur naturelle pour ne pas avoir l'air d'en « faire trop »)

— Un rouge à lèvres « naturel » (idem)

— Un crayon à sourcils (pour le « détail » qui change tout)

— Un masque capillaire à la coriandre (à faire avant d'aller dans la douche, pour nourrir mes follicules ou je ne sais trop)

— Un masque facial dit *peeling* (pour purifier mes pores, éradiquer mes points noirs et donner de l'éclat à ma peau)

— Un savon exfoliant (pour... nettoyer... et ramasser les peaux mortes?)

— Des gants exfoliants (idem)

— Du shampoing à l'huile d'Argan (pour nourrir et nettoyer une partie de mon corps autre que mon estomac)

- Du revitalisant à l'huile d'Argan (idem)
- Un spray thermal contre les outils à cheveux (éviter, réparer et prévenir la cassure)
- Un fer plat (pour faire des BOUCLES! Avouez que vous ne vous y attendiez pas!)
- Une huile de finition (pour éviter les frisottis)
- Du fixatif (pour faire tenir en place le subterfuge le plus longtemps possible)

Six heures du matin. Je n'ai plus le temps de perdre mon temps : j'ai du travail à faire! Pour commencer, j'applique le masque capillaire qui sent la dompe, et la mixture brunâtre-verdâtre s'étend très mal. Pour faire la comparaison la plus exacte possible, imaginez du miel dans du pelage de chat à poils longs. Inutile de vous dire que c'est plus que désagréable. Je m'attaque par la suite au *peeling* facial, que je badigeonne sur mon faciès à grands coups de mains gluantes. Ah merde, j'en ai dans la bouche! PPPFFFFF! PPPFFFFF! PPPPPFFFFF! Ça me colle les lèvres ensemble ARGHHH! Et maintenant? Je dois attendre une trentaine de minutes pour laisser le temps aux mixtures de m'embellir.

Six heures et demie. Le *peeling* a séché, comme prévu.

Lorsque je soulève un bout du masque à la hauteur du menton, c'est une pellicule mince et élastique qui se détache de mon visage, en un seul morceau. EN UN SEUL MORCEAU! Comme une... méga gale! Impressionnée et dégoûtée à la fois par le résidu de masque qui a la forme exacte de ma figure, je cours le montrer à mon copain. *What the fuck, câlisse!* fut sa réaction. Compréhensible, considérant le fait qu'une réplique de la peau de mon visage qui pend à mes mains l'accueille au réveil. Pas grave. Je serai vraiment, mais vraiment magnifique.

Je saute dans la douche, et c'est une longue liste d'actions qui m'attend :

- Enlever le masque qui me colle aux cheveux
- Appliquer le shampooing
- Enfiler les gants exfoliants
- Nettoyer/exfolier
- Rincer le shampooing
- Appliquer le revitalisant
- Attendre qu'il fasse effet (au moins 4-5 minutes)
- Rincer le revitalisant
- Spray thermal pour les cheveux
- Sécher les cheveux

- Boucler les cheveux mèche par mèche
- Huile de finition
- Fixatif

Sept heures et demie. Bordel, c'est long! Je reproduis minutieusement le tutoriel de maquillage d'une blogueuse si hallucinogènement belle qu'elle pourrait avoir Brad ET Angelina dans son lit. En tout cas, si j'avais un pénis, je serais sûrement bandée. J'aimerais, moi aussi, être une de ces filles si jolies qu'elles font bander tout le monde.

Une fois l'opération terminée, je me regarde dans le miroir, de la tête aux pieds : j'ai l'air d'une pouffiasse en lendemain de veille. Mes yeux mal maquillés, agrémentés de faux cils croches, me font penser à des yeux de *pornstar* amateur. Mes lèvres, loin d'être naturelles, sont parsemées de grumeaux de peaux indécollables et des bavures aux commissures. Et que dire de mes cheveux! Ma coiffure, qui se voulait digne des mannequins de Victoria's Secret, ressemble à s'y méprendre aux cheveux de Bret Michaels, d'Axel Rose, Jon Bon Jovi ou de n'importe quel chanteur rock des années 80.

Huit heures du matin. Deux choix s'offrent à moi : soit je me présente en cours affublée ainsi, où je me recouche, tout simplement. Comme je suis hyper sensible au regard des autres, je

choisis évidemment la deuxième option. C'est lorsque je retourne me glisser dans les couvertures que mon copain en profite pour me lancer les paroles les plus sages que j'ai jamais entendues : Ark! J'ai oublié à quoi tu ressembles en dessous de tout ça!

## HELLÉBORE

*Samuel Dinel*

*Samuel écrit sans s'assumer depuis quelques années : le plus souvent sur un coin de table pendant un cours ou plus sérieusement dans un calepin spirale 80 pages. S'il avait eu le sens du rythme, il ferait sans doute du rap. D'ici là, il se contente de rythmer des textes.*

« Je dis tout cela sans aucune souffrance ou remords. Tout ce que j'ai c'est de l'amour. »<sup>1</sup>

La souffrance survient au moment où s'imprime le manque de mot; donc quand le silence devient sentence. C'est là que je suis, c'est ici que je sue d'une chaleur provenant seulement à moitié de mon trouble. Le reste me vient de la lumière. Une

---

<sup>1</sup> Ramiro Hernandez-Llanas, Exécuté le 9 avril 2014 pour avoir battu à mort un homme et violé sa femme 3 fois en 6 h avant de voler 1 200 \$ de bijoux et s'endormir sur le divan.

multitude de rayons fixes me dévisagent, me chauffent, mais ne m'aveuglent pas. Je parviens à voir le public muet et enragé m'observer avec des larmes aux yeux. Des jeunes et des vieux, pieux et vicieux vissés sur leur siège à espérer que mon sang vicié se fige.

Et si assis je suis, je ne gis point encore. Immobile, mains et pieds liés, je me sens expirer, mais je sais que je dois dire quelque chose. Je sais qu'il faut que d'un éclat sonore je perce le tympan du temps et que je trouve l'immortalité par la prose. Mais putain, j'ai échappé mes mots.

« Tout va bien, j'aime mes enfants, tout est OK, mais ça brûle un peu. Au revoir, au revoir. »<sup>2</sup>

Je ne sais pas où. Je ne sais pas à quel moment ça m'est arrivé, mais dans ma tête ça grêle comme l'hiver de la télé et je n'ai plus mes idées. Ce n'est pas le béton armé ou le plancher gelé pour mes pieds dénudés qui font que je baigne dans le silence. Pourtant, c'est ma chance : j'ai un public.

« J'aime tout le monde. J'aime le monde. Aimez mes filles pour moi. Je vais m'ennuyer de vous. J'ai l'impression que

---

<sup>2</sup> Jose Luis Villegas Jr., exécuté le 16 avril 2014 pour avoir poignardé une femme de 51 ans et sa fille de 24 en volant une T.V.

mon corps au complet brûle. »<sup>3</sup>

Je n'arrive pas à me contenter du mutisme comme tant d'autres l'ont fait. Je veux devenir une anecdote pour que l'on me raconte et que quelque part je me survive. Mais je suis ivre de givre. Je ne trouve plus mon conte, mon livre; la foule est de glace et moi de cuivre. Je supporte de moins en moins les regards du bourreau qui s'impatiente devant ma réticence à prononcer mes derniers mots. Le verglas gronde, combien de temps encore?

Puis, pendant que ma tête est tournée, il se lève et se dirige vers le mécanisme. Sa silhouette traverse la pièce verte et je vois son ombre sur les faciès des familles qui guettent ma perte. Sauf que je l'arrête par ma bouche ouverte :

— Attends.

Il faut que je dise quelque chose. Déjà le scribe note et décrit tandis que le pas de l'autre est repris. Je prie pour une seconde inspiration, question que je laisse autre chose à la nation qu'un misérable mot. « Attends », horrible, je ne veux pas que ce soit le point culminant de 20 ans de préparation à une éternité de détente. Ce n'est certainement pas ça que je vais laisser au vivant.

---

<sup>3</sup> Michel Lee Wilson, Exécuté le 9 janvier 2014 pour avoir tué avec 134 coups de batte de baseball un caissier et brûlé vivant son adjointe. Arrêté 14 h plus tard avec des nouvelles Nikes.

Je vaux tellement mieux, mais je suis mourant et je n'ai plus le temps.

« Nous vivons dans une société qui ne castre pas les violeurs, qui ne coupe pas les mains des voleurs, alors pourquoi tuer les meurtriers? Plusieurs diront que la loi est ainsi faite. Mais l'esclavage aussi était une loi. Si cette loi, par ma mort, peut vous permettre de vous sentir mieux et de finir votre deuil, je ne veux pas vous en empêcher. »<sup>4</sup>

Ils croient donc que je n'ai plus rien à ajouter. L'aumônier fait signe d'appuyer sur le bouton et je sens déjà les frissons m'envahir. Au moins, c'est un échec pour lequel je n'aurai pas le temps de me haïr. Dans la salle, il y'a une fille qui pleure. Je ne sais pas c'est qui, mais je la déteste. Je ne veux pas que ma mort ait lieu dans un tintamarre de sanglots gras. Je suis fâché et je fixe son visage. Je lui dis :

— Chut!

Elle me répond :

— Fuck you!

---

<sup>4</sup>Robert Laverne Henry, Exécuté le 20 mars 2014. A volé 1 269 \$ après avoir battu à mort avec un marteau le commis et enfilé son costume pour servir les clients le reste du quart de travail pendant que le corps défiguré traînait dans la toilette.

J'imagine que j'ai tué quelqu'un dans sa famille. C'est tellement impoli, mais c'est plus fort que moi je souris. Je suis surpris, je me vois dans sa haine que je nourris et je comprends qu'elle est là ma seconde vie. Quelle énergie! Les amis s'oublient, mais la rancœur jamais ne gît. Et je sais que si mon cœur ralentit le sien s'excite et j'en suis maintenant le souverain. Ma belle, voir ma mort ne changera rien, tu observes en vain. Je prends simplement refuge dans tes larmes qui couleront pendant des milliers de demains. Déteste-moi, méprise-moi, vit-moi et raconte-moi.

— Merci.

## LES PAGES DES LIVRES

*Frédéric Bertrand*

*Né à Sept-Îles en plein mois de janvier, sous trop de neige et pas assez de soleil, il a vécu dans un pays qu'il ne connaissait pas et savait tout (ou presque) d'un pays où il ne vivait pas. Depuis ce jour, il reste un peu confus.*

Au fil des semaines, j'avais semé, éparpillé puis égaré mes livres chez toi. Par étourderie, ils devaient s'égrener dans le triangle d'or formé par ton salon, ta chambre et le comptoir à déjeuner. Alors, lorsque mes livres me sont revenus, traînant inexplicablement seuls sur le pas de ma porte, j'ai paniqué, puis j'ai imaginé une forme hasardeuse de rupture, puis... puis j'ai senti un effluve en monter, odeur douce, apaisante, aimée. Ce n'était plus, ni l'odeur des vieux bouquins, ni celles des livres neufs. C'était la fragrance de ta présence entre chaque page des recueils. C'était la promesse d'un voyage nouveau, une

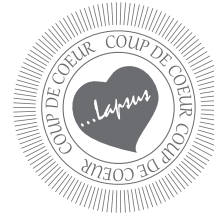
invitation au rêve, le souffle d'une promenade nocturne à pas feutrés. Le temps était incertain. Haussant les épaules, ma pile sous le bras, je suis parti pour le parc. J'ai échoué sur un banc, me questionnant inlassablement sur les motifs de ton absence et le retour improbable de mes romans. L'envie d'être avec toi, l'égarément de ton absence me tenaillaient. J'ai songé à nouveau à ton odeur, puis je les ai ouverts un par un, mes livres, et me suis mis à les feuilleter. Ce que je lisais, ce n'était plus les mots, que je connaissais déjà, mais les phrases olfactives laissées par tes doigts, histoires toutes nouvelles et passionnantes. Je partis donc sur tes traces parfumées. Au début, la douce odeur me fit entrapercevoir, imperceptible, le contact de tes doigts sur le papier, puis comme l'œil dans l'obscurité s'habitue peu à peu aux faibles lueurs, mon nez se fit peu à peu aux plus infimes de tes rencontres avec cette peau de fibres. Je voyais maintenant les traces de ta lecture, tes relectures, tes hésitations, tes accélérations et tes pauses. Je voyais ton émotion à certains épisodes, où ton souffle chaud et caressant avait effleuré le papier, je voyais ces moments intenses et intimes, où la page est effleurée avec affection comme une peau adorée, ou froissée dans la violence des sentiments. J'étais maintenant enivré par ma quête, par ton arôme, perdu dans les vapeurs du rêve, d'une recherche impossible, pour reconstituer ta lecture, la

partager, te retrouver... Tournant maintenant les pages à toute volée, une angoisse me prit, peut-être celle de l'image d'un Charles IX de Dumas, dans la *Reine Margot*, empoisonné par les pages de son livre, étais-je en train de m'empoisonner de senteurs trop douces, et de perdre contact avec la réalité? Le livre que je tenais devenait le monde entier, il l'engloutissait! Ton odeur devenait le seul air respirable... si je relevais la tête, je le sentais, ce serait l'asphyxie : soit l'air de la vallée de Mexico, soit le vide intersidéral. Mais pourquoi aurais-je voulu relever la tête? Pour retrouver un monde glauque et triste, alors que là je me noyais dans le bonheur... mais aurais-je même été capable de sortir de ce livre? L'odeur sucrée s'intensifiait et je me demandais : où es-tu?

Je tombai alors sur une gravure, comme il y en a dans certaines éditions de romans anciens. Mes yeux étaient écarquillés, fascinés. Sur la falaise s'élevait en plein soleil un temple antique. La gravure semblait vivante, chaude, palpitante comme ta peau, et il y avait ce parfum sucré-salé qui prenait tout l'espace, tout ce que mes poumons pouvaient engouffrer de volume de vide. Je te vis alors, là, le dos appuyé à une colonne, le visage tourné vers moi et c'était une invitation à quitter le monde pour entrer dans le livre, pour devenir personnage avec toi. Un appel à te rejoindre dans tes rêves. Toutes questions de logique disparurent.

J'aspirai de mes poumons en feu, je regardai de toute l'intensité de mon regard tes yeux d'encre noire, plus rien n'existait. Je choisis l'amnésie au monde que je laissais se dissoudre derrière moi. Je renonçais au parc, au banc, au livre. L'éclat du soleil, chaulé, m'aveugla. Le vent soufflait comme le sirocco. Je contournai la colonne antique, pour t'attraper par surprise et entendre ton rire et sentir à mon tour ton étreinte. Le fracas de la mer était assourdissant; la vue, vertigineuse. Tes boucles fuyaient sur le marbre, lorsque j'attrapai ta taille diaphane. Tu me décochas un sourire complice. Main dans la main, nous montâmes la colline dans la lumière crue et chaude.

Un vieil homme trouva quelques livres sur un banc de parc, oubliés là par mégarde, ou simplement abandonnés... Il en lut les titres, certains lui plurent, il les rangea dans son sac, d'autres lui parurent ennuyants, il les prit sous son bras, il vendrait les plus beaux chez un libraire, pour manger un peu au café du coin, et avec les autres, il se chaufferait dans la nuit froide, sous le pont...



HB.  
*Émilie Turmel*

*Émilie Turmel éternise une maîtrise en études littéraires pour cause d'hyperactivité intellectuelle et artistique. En plus du ... Lapsus, on peut lire sa poésie, ses nouvelles et ses essais dans les revues Lieu commun, L'écrit primal, Logosphère, Pensées canadiennes, Le Crachoir de Flaubert, Chameaux et bientôt, Études françaises.*

La porte lourde tinte en s'ouvrant. Un courant d'air traîne octobre à travers la pièce, des clients se retournent, d'autres ajustent leurs vestes ou serrent leurs écharpes. Certains toussotent, agacés.

Le journal déjà sous le bras, il commande un thé. Le parquet grince sous le tabouret de bois qu'il recule d'un geste las, il prend place, s'accoude au comptoir face à la fenêtre. La première gorgée brûle ses lèvres, sa langue, sa gorge. Ça lui arrive tout le temps.

Son manteau laissé entrouvert, il ne fait que passer, les

minutes de l'après-midi entre les dents comme un encas d'ennui qu'on grignote sans y goûter vraiment. Rien à faire, ses pensées grimpent le long des colonnes du journal, puis s'accrochent au plafond bas des nuages qui compressent les bâtisses. Il espère la pluie. Elle tomberait enfin sur Saint-Jean où déboule un joyeux trafic coloré de riverains et de touristes.

Alors, un air de piano s'échappe des haut-parleurs du café, les notes commencent à dégringoler au moment où les premières gouttes s'écrasent sur la vitre devant lui. Dehors, on fait éclore les parapluies, on accélère la cadence, on cherche la première boutique, le premier portique où se couvrir.

Bientôt la rue est vide, et pleine. L'eau, dans une mélopée d'automne, occupe toute la place. Il fouille sa poche, sort un calepin usé et un crayon de plomb taillé aux trois quarts. Il observe le vent qui se lève et souffle des crachins de musique sur l'asphalte.

La page jaunie est toujours vierge. Il appuie la mine comme s'il allait écrire le premier mot, la première phrase peut-être, le premier vers? La pointe cède sous la pression.

Un point.

Un tout petit point laissé par l'émotion, c'est tout.

Ses yeux fixent droit devant, mais son regard est ailleurs. Au loin, du tonnerre et des rafales, des bateaux engloutis, broyés par les cymbales d'un océan sous la tempête. Ce sentiment de terreur, il le ressent, le goûte presque comme le noyé avale l'iode brûlant par gorgées suffocantes. De là-bas, de très loin, il se voit nager, se débattre, appeler à l'aide, au secours, sauvez-moi!

Mais il est seul dans tout ce gris, englouti. Il s'effraie de tant de profondeur, de ce qui se tapit en dessous.

Le bois jaune et le plomb éclatent entre ses jointures resserrées. Il lâche les morceaux sans sortir de ce songe où la nature a cessé d'être belle, où elle est devenue menace, violence brute et crue, où elle s'est faite maîtresse absolue, courroux, rage indifférente. Elle pourrait rompre ses os aussi facilement qu'il a cassé son crayon. Elle s'apprête à l'aspirer, à l'anéantir, à le faire passer de l'existence à la mort. Estropié, muet, il attend sa disparition.

Ne pas être. N'être plus. Néant.

Qu'est-ce donc?

Impossible à imaginer. De ressac en cul-de-sac, l'inspiration l'a quitté, comme d'un rêve il ne se souvient que de la fin de l'histoire. Puis plus rien. L'horloge le rappelle à l'ordre, il est tard, il n'a plus le temps, il doit partir. Son carnet rangé, il rend sa tasse, plie le journal, jette les bouts de HB.

Rien n'est plus absurde que de se mettre à l'abri de la tempête, pense-t-il en poussant la porte. Vivre ou écrire? De toute façon, il n'a jamais su. Même pas comment épeler son nom.

## ARCHIVES

*Audrey Castañeda Bilodeau*

*Née dans un hôtel tout-inclus à Cancún, d'une mère en croisière et d'un père Quetzalcoatl, Audrey Castañeda Bilodeau a maintenant les deux pieds sur les terres du Québec, mais le cœur en vagabondage. Elle s'amuse parfois au subterfuge et se plaint des beaux mensonges (dont vous êtes présentement victimes).*

Ta voix

Ça me glisse entre les doigts

Ça tombe de ma poche

Ça se perd de mon esprit

J'ai neuf ans

et j'ai le sursaut pogné au cœur

un coup de poing dans mon sommeil

Je dévale et m'écale devant la télé

Affairée à sortir toutes les cassettes

la panique me coupe le souffle  
d'entailles profondes  
Ses larmes de rasoir s'avalanchent  
au bout de mes cils c'est flou

Mes mains tassent les VHS de *Roswell*  
à ta recherche ta fuite dans les airs  
Mais c'est laquelle parmi la multitude  
Laquelle a emprisonné ta présence  
Le temps file s'évade et je cherche  
et enfin je trouve

Quelques minutes  
de soccer en gros plan  
*comme* dans ma mémoire  
Je t'attends le regard fébrile  
Tu te caches entre les silhouettes  
de bonhommes allumettes  
Je t'attends  
puis la neige  
Une tempête qui te bouffe  
qui te dévore sous mes yeux

à jamais À jamais.

Ta voix  
Ça m'échappe  
pour de bon  
Ton absence  
me délaisse  
un creux au cœur  
qui m'ennuie

*Te olvidé*

*papá*

*Perdóname*

Tu t'éclipses tu pues déjà  
le fossile l'oublié  
dans mes archives

## L'OUBLI PART ENFUMÉ

*Mailys*

*Petite, je m'imaginai écrivain tourmentée,  
Arrivée là, je suis infirmière.  
J'évolue dans une existence de maux,  
qu'il me plaît de panser par d'autres mots.  
Ma vie à Québec invite ma pensée à errer.  
Elle dérive le long du fleuve, lie et délie les lettres, au gré des courants.  
Mailys*

Merci mais j'ai (bien) oublié,

Tes yeux mi-clos derrière l'écran de tes lunettes,  
Quand pour t'apaiser tu tires sur ta cigarette,

Et le nuage de fumée qui t'enveloppe  
Et tes lèvres mouillées mourant sur ta clope  
Et ton petit cul qui s'appuie sur l'bord de la fenêtre  
Et ton regard qui murmure « Viens là poser ta tête »

Et dans ton cou, j'pourrais respirer encore,  
Des lambeaux de Redbull, tabac, bière, et mort.

Et toi maintenant tu voudrais me revoir,  
Quand je travaille toujours à anesthésier  
Mes neurones sensitifs du matin au soir  
Quand je m'applique avec assiduité  
À consciencieusement m'amnésier.

Je m'afflige de ma faiblesse  
Si au laisser-aller je m'abaisse  
Quand je me glisse des fois le soir,  
Dans la tachycardie chaude du souvenir.  
Un jour j'voudrais te revoir  
Aspirer tes bouffées âcres à n'en plus finir.

Merci mais j'ai (rien) oublié.

## LA CLÉ COLLÉE

*Véronique Lavoie*

*Véritable boule d'émotions, Véronique Lavoie, étudiante au baccalauréat en lettres et création littéraire de l'UQAR, construit son univers fictionnel autour des personnages et de leur rapport au monde. Friande de la brièveté et amoureuse des jeux de mots poches, elle vous convie dans son univers naïf, à fleur de peau.*

J'avais ta clé dans la paume de ma main. Mes doigts ne voulaient pas la laisser s'enfuir. Ils ne voulaient pas que le « nous » se sépare, qu'il disparaisse à jamais comme tous ces roadtrips à chanter à tue-tête du Louis-Jean Cormier. J'aurais voulu que tu aies de la peine, toi aussi. Que tu regrettes, que tu t'excuses enfin. Que je ne sois pas la seule à faire de l'insomnie depuis des jours.

Tu étais assis au beau milieu du divan pendant que j'étais plantée debout, droite comme une barre, devant toi. J'étais tétanisée. Les bras croisés, tu n'ouvrais la bouche que pour prendre une gorgée de bière. Je ne méritais même pas une explication, pas

un seul mot. Juste un rote. Tu me regardais comme si je n'étais personne, comme si les derniers trois ans n'avaient été qu'une aventure d'un soir.

J'avais attendu depuis notre premier baiser pour te voir enfin me dire que j'étais magnifique, belle, jolie ou du moins correct. Finalement, je te vois gaver de compliments la première venue. Après trois ans tout ce que j'avais récolté c'était un « oui oui » exaspéré après un : « Me semble que j'suis belle aujourd'hui non? » Tout le monde me le disait sauf toi, mais je n'entendais rien. Tout ce que je voulais, c'était te plaire, qu'il n'existe que moi à tes yeux, sur tes lèvres et entre tes bras. Que tu m'arraches mon linge tellement je te chamboulais au lieu de me repousser en petite tenue de lingerie parce que ça ne te tentait pas ce soir. Encore. Mais t'sais ça devait être de ma faute si j'avais plus confiance en moi : « arrête de faire ta chochette pis fait des squats si t'aimes pas ton cul ».

Je t'aimais jusqu'à m'oublier. Jusqu'à n'en vomir pour que tu me désires. Je pleurais jusqu'à en perdre le souffle en me disant que ça allait s'arranger. Que tu n'étais juste pas un lover. Que ce n'était pas si grave au fond. Que je n'avais pas besoin de ça moi me faire dire que je suis belle, de me faire enlacer et bécoter. Juste partager le lit avec toi c'était assez au fond. Je pouvais te

serrer, effleurer mon nez sur ton dos et respirer ta peau. Toi tu ne retournais jamais. Tu disais que tu n'étais pas confortable sur le côté droit. Je pense que tu n'étais plutôt pas confortable avec moi.

J'étais partie de ton appart sans que tu ne te lèves pour me raccompagner. Tu n'avais pas bougé, pas parlé. On n'entendait que mes pleurs saccadés avant de fermer la porte pour une dernière fois, la clé collée dans la main.

## MOUVEMENT MIGRATOIRE DE PENSÉES

*Marlène Tissot*

*Marlène Tissot est venue au monde par accident. Est l'auteur de : Le poids du monde (Novella, 2014), J'emmerde... (Aphorisme, 2014), Sous les fleurs de la tapisserie (Poésie, 2013), Mailles à l'envers (Roman, 2012), Tes vieux sabots bretons (Proses, 2011), Nos parcelles de terrain très très vague (Poésie, 2010)*

À l'intérieur d'un hôpital, on se sent un peu hors du temps, hors de tout, avec ce grand blanc autour à perte de vue et juste l'envie de se recroqueviller tout au fond de soi pour ne pas devenir fou. Le blanc me fait peur, me rend dingue.

Quand, il y a quelques semaines, le médecin a prononcé le mot « cancer », ça m'a fait rire. Il m'a dit de ne pas rire, c'était très sérieux. Puis il a ajouté que j'avais de la chance : ce type de cancer de la peau métastase rarement. Seulement lorsqu'on attend trop, lorsqu'on lui laisse le temps de creuser, de faire son nid dans l'os. J'avais attendu pourtant. Pas assez, apparemment.

Bon, j'ai quand même été vaguement soulagée. Mourir, ça me tentait parfois, mais pas comme ça, pas en prenant mon temps ni en perdant mes cheveux pour en gagner un peu, du temps.

Les draps sont blancs, les murs sont blancs, les blouses sont blanches, mes pensées sont blanches, vides, creuses, un peu trop silencieuses. Elles ont disparu. Je crois que j'ai oublié comment fonctionne ma tête. Sur mon front, il y a un trou. Pas un vrai trou, juste une entaille. Les médecins ont fait un dessin au scalpel. Une ogive au tracé régulier, quinze millimètres de haut sur trente millimètres de large, creusée dans la chair de mon front pour enlever la tumeur avec la marge de sécurité nécessaire.

Dans le miroir, je vois le gros pansement blanc collé en haut de mon visage blanc. Mon front palpite, la douleur se réveille, mais pas moi. Pas tout à fait. J'ai toujours ce blanc en dedans, aucune pensée et un sourcil plus haut que l'autre, comme si on m'avait fait un lifting seulement du côté droit. Parfois, je sens les fils qui tirent dans ma peau comme dans un bout de tissu mal recousu. Ils ont mal refermé ma tête, les médecins, et mes pensées en ont profité pour se faire la malle. Elles n'aiment pas l'hôpital, mes pensées. Alors je sors du lit, je cherche mes chaussures, je ne les trouve pas, j'enfile un pantalon, je prends l'ascenseur avec mes chaussettes roses. Il y a un trou au bout, du

côté gauche, et mon orteil dépasse.

Sur le parvis de l'hôpital, j'attrape un rayon de soleil, j'attrape le regard d'un fumeur en béquille, j'attrape un coup de froid parce que le printemps n'est pas encore là. J'attrape des tas de choses, mais pas mes pensées. Elles ne sont pas dehors non plus. Je commence à m'inquiéter sérieusement. Elles sont peut-être parties très loin. Je me demande si c'est la saison des amours pour les pensées et si certaines s'échappent pour trouver un partenaire. Je me demande si elles vont revenir, plus tard, avec le ventre gros, prêtes à mettre au monde des tas de pensées nouvelles. Je me demande si elles vont réussir à me retrouver.

La porte vitrée automatique s'ouvre sur une infirmière. Ses sabots claquent. Son regard est sévère, elle me demande ce que je fais là, me rappelle que je ne suis pas autorisée à quitter ma chambre, pas encore. Avec les suites d'anesthésie, on ne sait jamais. Je lui dis que j'étais juste venue chercher mes pensées. Je les ai perdues et sans elles, je suis perdue. Elle me répond qu'elle verra ça plus tard avec le chirurgien. Mes pensées sont peut-être restées au bloc, tout simplement, entre les bistouris et les gants en plastique. On me les rapportera dans la chambre dès que possible. Je hoche la tête et je rentre par la porte vitrée automatique en suivant docilement l'infirmière.

Dans l'ascenseur, je remarque que mes chaussettes roses sont mouillées. Je les mets à sécher sur le radiateur blanc de ma chambre blanche. Ça fait un peu de couleur. Puis je retire mon pantalon et je me glisse dans le lit blanc, sous les draps blancs et je m'endors. C'est un sommeil blanc, sans rêve. Quand je me réveille, le pansement blanc sur mon front a changé de couleur. Une tache rouge en forme de fleur. Alors je devine, et puis j'entends leurs petites voix encore un peu fragiles : mes pensées sont revenues. Je sais qu'elles m'ont retrouvée grâce aux chaussettes roses. J'ai bien fait d'emporter un peu de couleur à l'hôpital.

## PHOTOGRAPHIÉE

*Cédric Trahan*

*Étudiant à l'Université de Montréal en littérature française et philosophie, je participe à la revue littéraire Ekphrasis.*

Fleuve froid aux lentes eaux  
Jusqu'à l'éteinte du geste  
Où se fige par l'étreinte  
Une banquise du Temps,

L'anonyme Ombre qui tombe  
Sous le cil puis les yeux,  
S'il en est à qui l'absence  
Donne à voir la présence,

Nulle, est morte : un vif Éclair,  
D'origine ni divine  
Ni de l'humaine machine,  
l'a abattue contre un Cadre,

Bien que la vie ravie subsiste  
Par cette Trace d'un spectre  
Qui, quoique muet, résiste,  
son nom perdu, à jamais tu.

## LA MÈRE ET L'OUBLI

*Nathalie Nadeau*

*Ne dit-on pas que le texte doit parler de lui-même? L'auteur n'est-il pas qu'une curieuse présence qu'on sent parfois respirer derrière notre dos de lecteur?*

*Disons simplement que Nathalie Nadeau écrit, de la poésie surtout, tout en jonglant entre un boulot, un amoureux, deux petites filles et un teckel.*

Tu épelles ton nom  
Je détourne mes yeux de tes pieds  
qui sautillent dans la blancheur  
Tes questions t'entraînent plus loin que mes pas  
Je reste sur le seuil  
Je respecte le pacte  
sans jamais défaire la maille qui me relie à ta manche.

Le lait a suri  
Cette peur au loin  
Un tambour chaviré.

Je n'aspire qu'à ton mouvement  
À tes pas dans le couloir  
Tu n'apparaîtras jamais aussi lumineuse que dans mon regard.

\*\*\*

J'avais oublié qu'il y aura toujours cet ailleurs  
Où tes rêves s'égarerent  
Avec eux la mort de l'enfance  
et son rire en vase clos.

Pareil à mars qui se retourne sous la neige  
Tu deviendras autre.  
Il te faudra apprendre à crier  
En silence  
Contre le vent  
Il faudra savoir  
Et cacher tes cuisses qui tremblent sous ta jupe.

J'avais oublié qu'un cœur délié  
ne peut tenir dans une main.

## PLUIES TORRENTIELLES

*Marie-Julie Chagnon*

*Étudiante en Langue française et rédaction professionnelle,  
Marie-Julie Chagnon rêve du jour où elle saura toucher un  
marteau sans se casser un orteil. D'ici ce temps, elle canalise ses  
efforts dans ce qu'elle fait de mieux : manier les mots.*

La pluie s'abat sans répit. Les quelques feuilles qui persistaient à dormir sur les arbres vont s'échouer sur le sol. Des gouttelettes s'immiscent sournoisement dans mon manteau, longent ma colonne vertébrale et mordent mes chairs. Je maudis les techniciens du RTC chargés de la répartition des abribus. Je tape frénétiquement du pied et espère que ces vibrations se rendent jusqu'à l'autobus qui tarde. J'ai l'impression de prendre racine, coin Charest et Marie de l'Incarnation.

Quelle idée de ne pas avoir apporté mon parapluie. Je le vois, dans mon placard, lové contre la tonne de foulards et de

tuques dont je n'ose me débarrasser. Bientôt huit mois qu'il y dort. Juste parce que Max l'avait en horreur. Il aurait préféré me retrouver en hypothermie plus que de me voir arborer ce bout de toile. « Les parapluies, c'est pour les faibles », me murmurait-il souvent à l'oreille. Je frissonnais à chaque fois. Sa voix avait le don de me réchauffer les entrailles.

J'aurais dû le prendre, juste pour lui prouver que son opinion m'était égale. Un doigt d'honneur libérateur, aussi jouissif que d'enfoncer sa cuillère dans un pot de crème glacée pas encore entamé.

À cette heure, il devait bien être dans l'Ouest de toute manière. Pour se retrouver, qu'il m'avait dit mardi dernier. J'avais arrêté de l'écouter à partir de là. Qu'il me le dise dans un bistro, entre deux lampées de gin-tonic, passait toujours. Mais son indifférence m'avait glacé le sang. Un j'avais-oublié-de-te-dire qui avait fusé un peu trop vite. Il pouvait bien oublier de respirer maintenant.

Huit mois qu'on partageait nos vies, nos envies, nos désirs. Il pouvait bien oublier d'acheter du lait, d'appeler sa mère ou de se laver l'entrejambe. Mais ça, ce n'était pas un oubli. Plutôt une trahison. Aussi vicieuse qu'une vinaigrette feta grec et origan achetée sur un coup de tête. Son goût âcre tarde à s'évanouir. On

s'en mord les doigts. On ne rêve que de César.

L'idée de m'enfuir à toutes jambes m'avait effleuré l'esprit. Juste pour échanger les rôles. Pour qu'il devienne cette vinaigrette. Pour que, lorsque la porte du réfrigérateur se referme sur lui, la noirceur le prenne d'assaut. Pour qu'il se sente oublier à son tour. Mais je suis restée clouée sur ma chaise. Je venais de commander une assiette de nachos. Je n'allais quand même pas lui offrir le plaisir de les manger seul.

— Mais on se reverra après, s'était-il empressé d'ajouter.

Son regard chargé de pitié cherchait le mien. Je m'efforçais de lui camoufler le torrent de larmes qui menaçait de jaillir de mes yeux et le couteau mal affûté qui me lacérait le cœur. J'aurais voulu devenir une autre personne pour mieux synchroniser mes coups de bassin aux siens et lui jouer dans les cheveux plus souvent. Lui donner une raison de rester à mes côtés. Il n'était même pas encore parti que j'espérais déjà son retour.

On s'est quitté comme ça. Un bec sur les joues. Un peu de salsa entre les dents. Il devait aller préparer son sac et moi, pleurer dans mon lit.

L'autobus pointe enfin le bout de son nez. Sa carcasse remonte la rue, chaque mètre parcouru est un exploit en soi. Il s'arrête devant moi dans un vacarme assourdissant.

— Grouille-toi de monter! aboie le chauffeur.

Mes pieds s’ancrent dans le béton. La pluie gagne chacun de mes membres transis et s’infiltré peu à peu dans mes veines. Mon cœur se gorge de cette eau glacée. J’ouvre la bouche pour éviter la noyade :

— Vous allez vers Vancouver?

## LE CHAT SE MEURT

*Sophie-Anne Landry*

*Sophie-Anne Landry aime lire, écrire et manger des pistaches entre deux coups de plumes. Sa première occupation est de répondre aux questions des étudiants angoissés et d’en devenir une elle-même lorsqu’ils ont le dos tourné (angoissée). Elle possède trois vies, avec autant de chapeaux, mais pas neuf comme les chats!*

Tu es parti comme le réveil d’un songe dans lequel on souhaiterait s’établir. Seule l’odeur d’une chaleur imprégnée dans les draps me rappelle encore ton absence. Je m’invente des histoires où tu aurais perdu le chemin du retour. Où ton cœur aurait pu s’égarer dans l’allée d’un centre d’achat.

Le temps passe et puis, j’oublie.

J’oublie tes mains si grandes que les miennes en paraissaient enfantines. Le froncement de tes sourcils qui marquait la ponctuation de ton regard contrarié. Le même que lorsque nos corps s’entrechoquaient pour taire les doutes jamais

assez loin de nos lèvres.

Toutes ces ombres qui s'amoncelaient doucement derrière tes silences. L'immense espace blanc froissé à mes côtés la nuit. L'humeur qui chavire aux fonds des yeux. Celle qui glissait sur les tempes et la céramique du plancher.

Je t'oublie.

Je suis inquiète pourtant. Le chat se meurt. À petit feu, en petites touffes de poils qu'il perd çà et là ; le bol de nourriture toujours trop plein. Je vois bien qu'il tente de camoufler les signes de sa décrépitude. Je ne suis pas dupe. Tu lui manques.

À présent, il reste figé des heures devant la porte close, immobile, en statue de sel. Il ternit, pâlit, vieillit à vue d'œil à t'attendre en vain. Mes doigts semblent lui faire l'effet de papier sablé sur la tête. Plus rien n'apaise ses miaulements à faire dresser le poil des bras des gens du quartier. Ni la fameuse souris éventrée ni les gâteries qui le matérialisaient d'une pièce à l'autre à la seule ouverture de l'emballage. Je crois qu'à sa façon, il me quitte à son tour.

Ah oui, mais j'oubliais! Tu es aussi parti avec le chat.

## PATATE *Lucie Richard*

*Est occupée  
Mais vraiment  
Elle oublie des choses  
Et passe son temps à les chercher  
Des fois, elle écrit  
Pour se retrouver  
Ou se perdre, selon*

Ma tante m'a donné des patates douces, fière d'en avoir trouvé une grosse batch en spécial chez Maxi. Après son départ, j'ai laissé le sac de tubercules sur la table, parmi les coussins qui traînaient là. J'me suis demandé comment les cuisiner. J'ai fait quelques pas vers mon ordi pour chercher sur Google. Évidemment, Ricardo savait très bien comment préparer ça. Dans le but de noter la recette, j'ai pris un papier collé en dessous de mon café à moitié bu, frette. J'me suis dit que j'serais mieux de faire la vaisselle avant que ça pue trop. J'ai lâché le papier, pris les verres collés sur les meubles, pis j'les ai déposés au fond de

l'évier. Avant de faire couler l'eau, j'ai donné quelques coups de fourchette sur les macaronis pris dans les trous de la bonde. Le plus difficile aura été de faire passer le p'tit bout de céleri. Une fois ce défi relevé, j'ai mis le bouchon, pis j'ai ouvert le robinet d'eau chaude. J'avais plus de Palmolive faque j'ai mis du Tide. Un moment donné, je me suis dit qu'y avait assez d'eau : ça mousse beaucoup, le détergent. J'ai arrêté le robinet, lavé un verre. Je l'ai essuyé et versé du jus dedans, y'en restait un p'tit fond épais au fond du frigo. Le pichet vide déposé à côté des patates, j'ai bu le jus, la pulpe en réalité, en me demandant comment j'allais faire cuire ça, moi, des patates douces. Je suis retourné à mon ordi, qui me demandait de faire une mise à jour, redémarrer maintenant ou plus tard. J'ai cliqué sur « maintenant ». La face de Ricardo a été remplacée par le logo de Windows pendant quelques secondes avant que l'écran devienne noir. J'ai regardé dehors. Il faisait un temps doux, idéal pour faire des commissions. En marchant jusqu'à la porte, j'ai remarqué que le couloir était plein de touffes de poils de chat. J'ai pris mon balai, ramassé ça en vitesse. J'me suis dit que ça se ramasserait mieux avec l'aspirateur, faque j'suis allé l'extirper au fond du placard. La tête dans le noir, le nez dans les vieilles bottes pis les sandales, j'ai trouvé ma tuque, pleine du sable de mes espadrilles. Je l'ai secouée en me disant que c'était

pas si pire, même si elle sentait drôle. En l'ajustant sur ma tête, je suis retourné à l'ordi pour consulter la météo. Il avait redémarré automatiquement et m'attendait, tout pimpant. Je voulais aller sur le site de Météomédia, mais mes doigts, pris d'un réflexe malsain, ont tapé Facebook. Mon amie Sandrine avait encore posté une vidéo pro-vegan montrant des pourceaux éventrés. J'ai cliqué sur « I don't want to see this » pis j'ai continué de regarder les nouvelles sur mon mur. Après, j'ai ouvert la page de profil de mon amie Françoise et j'ai fixé l'écran pendant un bout.

\*

Mon chat a gratté dans sa litière. Mes yeux se sont détachés de l'écran avec douleur, le décolleté de Françoise imprimé en négatif fluo sur mes cornées. J'ai cligné des paupières, frotté ma nuque raide. Par la fenêtre, le soleil ne paraissait plus. Sur la table, les patates douces semblaient me narguer. J'ai voulu les foutre dans le garde-manger à côté des patates blanches, mais en ouvrant la porte, une nuée de mouches à fruits s'est envolée dans ma face. J'ai dit au revoir à mes patates blanches et les ai garrochées sur la poubelle déjà pleine, sur mon balcon. En réfléchissant à mon prochain repas, je suis retourné vers la cuisine

et j'ai aperçu mon balai qui traînait encore dans le couloir. J'ai ramassé le porte-poussière et son contenu, foutu le monstre de cochonneries dans un sac blanc. Il a atterri à côté des patates blanches. Pendant l'après-midi, la première neige de l'hiver avait été saupoudrée un peu partout dehors. J'ai pensé que je devrais déblayer les marches de mon entrée. J'ai pris ma pelle qui n'avait pas bougé depuis le mois d'avril et j'ai entrepris mon pelletage. L'escalier était un peu glissant. Ça m'a rappelé que j'avais plus de Palmolive. Je suis rentré et j'ai vu les verres baigner dans l'eau refroidie. J'ai fini de les laver, en ai essuyé quatre sur les sept. J'ai eu envie de faire du jus. Le pot vide était encore sur la table. Je l'ai lavé, rincé, pis essuyé. J'ai constaté que je devais vraiment aller faire mes commissions, je n'avais plus de jus du tout. J'ai vidé ma vieille tasse de café dans l'évier et me suis assis à l'ordi. J'ai pris mon papier pour écrire une liste.

— Palmolive

— Litière à chat

—

Il me semblait qu'il manquait quelque chose.

J'suis allé chez Jean Coutu, mais comme j'avais oublié ma liste, je suis revenu avec seulement un sachet de Kool-Aid et une bouteille de Palmolive antibactérien. En rentrant, j'ai vu

que mon chat, lui, n'avait pas oublié ce qui lui manquait : un tas brun trônait sur mon tapis d'entrée. J'ai enlevé mes bottes mouillées à côté du tapis et accroché mon manteau sur un dossier de chaise. Une fois le dégât ramassé, le tapis nettoyé, j'ai lavé mes mains avec le Palmolive antibactérien pis j'ai essuyé les trois verres restants. Là j'ai eu chaud, j'ai enlevé ma tuque puante. J'ai voulu la lancer dans la laveuse, mais en ouvrant le couvercle, j'ai hésité : je n'avais pas fait sécher ma dernière brassée et ça sentait la vieille serviette moisie. Je me suis rappelé que le Tide était dans la cuisine, près de l'évier. En chemin vers l'évier, mon ventre a gargouillé. Après avoir déposé ma tuque à côté de mon ordi, j'ai demandé à Ricardo comment cuisiner ça, des patates douces. Mes doigts, pris d'un réflexe malsain, ont tapé Facebook.

## DÉGRADATION

*Catherine Savoie-Perron*

*Catherine Savoie-Perron. Seulement 20 ans. Amoureuse et nostalgique, captureuse de moments magiques. Romantique ayant une sensibilité exacerbée. Accommodatrice de la chèvre et du chou. Étudiante en design naviguant en eaux troubles. Écrivaine à ses heures, lorsque le temps lui permet et que l'inspiration la gagne.*

///// Ne me parlez pas de ma mémoire, j'ai oublié.

Je le sais et je suis désolé, frustré, fâché.

Mon rendez-vous, le nom de l'animal au long cou, la date de son anniversaire...

Je commence à perdre mes mots, je cherche, je creuse, mais les mots n'y sont pas, ils n'y sont plus. (Peut-être reste-t-il des images dans ma tête?) On m'écoute, on me suggère des choses, on me sourit, on essaie de m'aider, mais moi je ne veux pas. « Ce n'est pas grave, grand-papa. » Je me referme, je ne comprends pas ce qui m'arrive. Quelle galère!

///// On va chez le médecin. Des tests. 23/30

Comment faire cuire un œuf, quand sortir les poubelles, trop de bruit, confusion, qu'est-ce que je fais ici? Et si je tinte sur le verre avec ma cuillère, qui s'embrasse? Ah, c'est moi? Moi et ma femme. J'embrasse ma femme. Ça fait longtemps qu'on est mariés. Oui, oui.

//// C'est Noël. Il y a des ... partout. On m'a emmené ici, ici c'est où? Chez qui? Je ne sais pas. Prends tes pilules. Il y a beaucoup de gens. « C'est ta fille! » Ma fille? Ah, oui, d'accord. On me parle, brouhaha, on me touche, on me questionne. MAIS LÂCHEZ-MOI! J'étouffe, je manque d'air, où suis-je?

//// Je déménage. Cette femme qui est toujours là me présente ma chambre, le corridor, la salle commune. C'est ici, maintenant. Je vis ici.

/// Je suis assis. Je somnole. Puis, des yeux. Huit paires d'yeux qui me dévisagent, on me touche le bras. Étincelle! Toi, oui toi! Je souris. « Lève-toi. » On marche, ça parle. Miam, du chocolat. « Bye, grand-papa, je t'aime! » Ils me sourient, mais leurs yeux

pleurent. Moi = ?

// Si j'avais encore toute ma tête, je saurais qu'on m'a volé mes affaires, et que c'est pour cela que j'ai changé de centre. Mais moi je ne sais plus, je ne reconnais plus, j'aimais des choses, des gens, maintenant je suis redevenu enfant. Je marche, on me nourrit, on me lave. On me rend visite, mais ça ne me tente pas toujours. NON! Pas aujourd'hui, fâché. Peut-être demain. Elle, la tête frisée, est là. Indifférence. Le flou. Amorphe. Pourtant, je suis. Mais je m'efface. Sombrant dans un brouillard de plus en plus épais. Bientôt...

/ Bientôt.

## 7 AVRIL JOUR D'ÉLECTION

*Gabriel Blanchet*

*J'étudie en biologie, mais je me passionne pour la littérature et le pouvoir imaginaire des mots. J'ai toujours écrit pour moi-même et je n'ai pas la moindre idée si mes poèmes sont bons ou mauvais aux yeux des autres. On m'a proposé de profiter de l'occasion pour le savoir.*

Aujourd'hui le Québec se meurt  
En même temps que son hiver  
Au scrutin on l'a meurtri  
L'élection l'aura tué.

On ira boire après la neige  
Dans deux ou trois semaines  
À la santé, à la santé!  
De ce cortège  
De grandes gorgées et des manèges  
Aux méandres profonds  
Et à la mort, à la mort oui!  
De toute cette neige  
Et des plus beaux arbres du monde.

Le soleil depuis  
Prend le bord sous la pluie,  
Dans les heures de mes jours  
Et les creux de mes nuits.



Chaque session, la Fondation de l'Université Laval (FUL) vient en aide à la communauté universitaire. Son soutien financier, tant à l'enseignement qu'à la recherche, contribue au maintien de la qualité de l'éducation transmise par les facultés de l'Université Laval. La remise de nombreuses bourses encourage la réalisation de projets pédagogiques chez les étudiants.

C'est pourquoi, grâce aux Fonds de soutien aux activités du milieu, l'organisme philanthropique qu'est la FUL fournit quelque 24 000 \$ en subventions à une vingtaine de projets étudiants, tels que le ...*Lapsus*.

POUR DE L'INFORMATION SUR :

- L'EXCLUSION DE PROGRAMME
- LA RÉVISION DE NOTE
- L'ACCUSATION DE PLAGIAT
- LE PLAN DE COURS
- L'ÉVALUATION DE L'ENSEIGNEMENT

GRATUIT,  
CONFIDENTIEL  
& SANS RENDEZ-VOUS!

Le BDE veille à la défense  
de vos droits étudiants



Fonds  
d'Investissement  
Étudiant



## APPEL DE TEXTES

Sur le plancher, l'arme du crime et une mare de coagulum rhésus positif. À côté des frites dans l'assiette, la tête du télépathe agonise à petit feu. On lui a volé son steak. Médiu-m-saignant.

Thème : Médiu-m-saignant

Date de tombée : dimanche 11 janvier 2015, 23h59

Maximum : 1000 mots (prose) ou 3 pages (vers)

Genres : toutes les avenues de la création littéraire sont permises.

Courriel : [lapsus@lit.ulaval.ca](mailto:lapsus@lit.ulaval.ca)

**Pour l'équité entre tous les auteurs et le respect des membres du comité de sélection, le ...Lapsus se permet de refuser toute œuvre qui ne respectera pas les règles du protocole.**

Les auteurs doivent joindre une notice biobibliographique d'un maximum de 50 mots au moment de la soumission leur texte.

...

---

Achévé d'imprimer en octobre 2014  
en 251 exemplaires

NOVEMBRE DEUX MILLE QUATORZE

## J'AI OUBLIÉ

Le nip du compte de banque.  
Le poulet sur le barbecue.  
La facture du cellulaire.  
L'épicerie dans l'auto.  
Ton nom de famille.  
Mes pilules.  
Le robinet.  
Qui j'étais.

[www.lapsusulaval.wordpress.com](http://www.lapsusulaval.wordpress.com)

< GRATUIT > REVUE LITTÉRAIRE